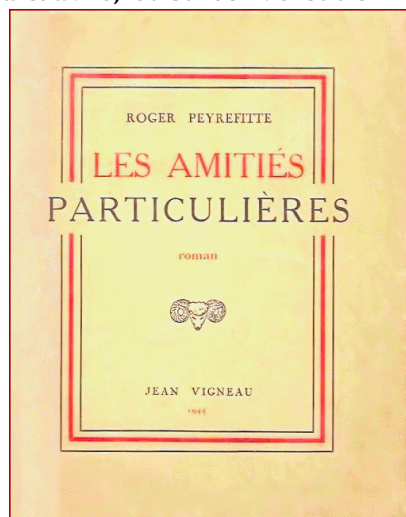


## Comment sont nées les « Amitiés particulières »

Par Henry Houssaye

Je revois encore Roger Peyrefitte en 1940, effondré avec nous tous par l'annonce de la débâcle. Privé de ses fonctions de secrétaire d'ambassade par Beaudouin, il se demandait, comme chacun, où tourner son activité. Une fois de plus, nous voulûmes le persuader de se mettre à écrire. Sa correspondance constituait déjà, à elle seule, un chef d'œuvre, et sa conversation la plus savante récréation. Que ne mettait-il par écrit ses



souvenirs et son expérience ! Il parlait de l'enfance comme du Paradis perdu et il disait volontiers que le temps de la première jeunesse est le seul digne d'intérêt dans la vie d'un mortel : il croyait avec Goethe que si tous les enfants tenaient leurs promesses, il n'y aurait que des génies sur cette planète. Mais les adultes déçoivent et sont souvent pitoyables, quand les enfants sont une découverte perpétuelle. Nous l'écoutions, non sans déplorer que de ce monde enchanté que sa parole ressuscitait il ne dût rien rester. Tant de gens écrivent qui n'ont rien à dire ! – Mais répliquait Peyrefitte avec une modestie entêtée, tant de gens aussi ont écrit, et très bien, dans le passé et dans le présent ! Reste-t-il une chance d'être encore original ?

À la même époque, Jean Vigneau fondait, le plus discrètement possible, une maison d'édition à son nom, à Marseille, en attendant la libération, qu'il prédisait chaque année pour l'été prochain. Il comptait encore sur ses doigts le nombre de ses « poulains ». Je le mis en rapport avec Roger Peyrefitte. Bientôt conquis, lui aussi, par la jeune personnalité de l'ex-diplomate, il reprit à son compte le leitmotiv : « Écrivez, faites un livre, au moins un ! Écrivez !... »

Ce fut dans une petite chambre de la rue Jaubert, à Marseille, que nous furent lues les premières pages des *Amitiés particulières*. Peyrefitte s'était retiré à la campagne chez ses parents et l'oisiveté fit ce que n'avaient pas réussi à faire les amis. Cette première version était assez différente de celle que connaît aujourd'hui le public. On y voyait une véritable étude générale des mœurs et de la psychologie adolescentes et enfantines. Plus tard, pris par l'émotion de son sujet, l'auteur décida d'écrire un roman, en donnant à ce terme tout son sens. Il le termina à Toulouse. J'admirai, pendant qu'il travaillait, sa conscience, sa probité intellectuelle, son purisme qui appelaient invinciblement à l'esprit l'image du religieux Flaubert à Croisset sacrifiant son temps et ses forces sur l'autel de la Littérature. Il y eut bien douze versions consécutives et autant de jeux d'épreuves, quand le livre fut terminé. Jean Vigneau se serait désespéré si la qualité de son « poulain » ne l'avait rassuré une fois pour toutes sur l'avenir. Je vis ainsi naître peu à peu la divine figure d'Alexandre, surgir l'inquiétante figure du père de Trennes, j'entendis ces sermons tantôt graves, tantôt aimables, tantôt accusateurs, dans leur langue à la fois érudite et musicale. Je me familiarisai progressivement avec le collègue Saint-Claude, au point d'y intégrer les visages d'écoliers croisés dans la rue, de les voir au réfectoire écoutant la lecture faite par un « grand », ou dans le confessionnal, gourmandés par le Père Lauzon.

Les difficultés allaient commencer. Il fallut batailler pendant près d'un an avant d'obtenir le visa. Le manuscrit était tombé tantôt chez le premier censeur, tantôt chez le censeur n°2, tantôt à Vichy, tantôt à Clermont, tantôt à l'Education nationale, tantôt à la Famille, tantôt chez le Maréchal, tantôt chez la Maréchale ! On réussit enfin, un homme d'esprit s'étant trouvé à profiter des vacances de la censure, et en particulier d'Henry Massis, pour enlever le visa. Ce n'était pas fini ! Le visa n'était accordé que sous réserve que l'édition se borne à 1 999 exemplaires, pas un de plus, ainsi qu'en témoigne « l'achevé d'imprimer » de l'original.

Depuis la Libération, une seconde édition a été faite, d'autres sont en cours. Et trois ouvrages inédits qui verront le jour après *Les Amitiés particulières* attendent patiemment leur tour, c'est-à-dire du papier.

[*Carrefour* (Paris). 2ème année. n°46. 7 juillet 1945. p. 5]

